

agevolano la consultazione.

Nelle considerazioni conclusive lo studioso sintetizza gli elementi propositivi della presenza delle Figlie di Maria Ausiliatrice in Sicilia, come pure alcune ombre. «Dalle vicende esaminate emerge con chiarezza un vitale rapporto osmotico tra le FMA e la Sicilia. L'isola ha ricevuto da loro un notevole contributo per il suo sviluppo complessivo, in modo speciale a favore della donna. Ha dato con generosità, rendendosi seconda a Piemonte e Lombardia per numero di case e di suore, un apporto non indifferente allo sviluppo della congregazione e alla diffusione del carisma» (p. 69).

L'autore, sulla base della documentazione esaminata in ordine al tema, pur riconoscendo la cooperazione delle salesiane per «far lievitare in Sicilia la dignità della donna consacrata» (p. 67), solleva qualche dubbio su alcune loro scelte e sull'effettiva incidenza nei modelli educativi femminili, auspicando che altre ricerche possano offrire delle risposte. Alcuni studi in merito sono giunti a termine e altri sono in corso, al fine di arricchire la conoscenza della storia educativa, ecclesiale, sociale dell'Italia. Le congregazioni religiose offrirono, tra l'altro, un apporto non secondario alla diffusione della coscienza nazionale in regioni molto diverse per lingua e costumi. Parecchie suore non attraversarono davvero la penisola su richiesta del governo liberale, diffidente verso la Chiesa, ma in virtù di una vocazione religiosa che le rendeva ardite e disponibili. Pregiudizialmente poco accette per la qualità di «regnicole», gradualmente conquistarono la stima di ispettori scolastici e padri di famiglia, veicolando modelli femminili che stavano prendendo corpo in altri ambienti più esposti alle moderne trasformazioni.

Le informazioni e le riflessioni di Zito indicano alcune piste di approfondimento, sulla base di una realtà ecclesiale sicula che in quel quarantennio era sempre più sfidata dal processo di secolarizzazione, e dunque alla ricerca di nuovi linguaggi e mezzi per non disperdere l'antica eredità cristiana. Alcuni vescovi, come il Francica Nava a Catania, Mario Sturzo a Piazza Armerina, insistevano per un rinnovamento pastorale e catechistico, senza soddisfacenti successi tra i propri sacerdoti, spesso più sensibili a iniziative sociali.

Anche in questa linea va scandagliato il contributo delle Congregazioni, per le opportunità create dalla mobilità dei membri in ordine al ricambio di mentalità, come pure per l'apporto che l'intera compagine poteva ricevere da un gruppo consistente maturato in una regione e istituzionalmente aperto allo scambio. Lentamente si avviava anche in Sicilia in un certo senso una forma di "femminilizzazione" del cristianesimo, a cui non corrispondeva una declericalizzazione ecclesiale. Tuttavia anche l'immagine della Chiesa era modificata agli occhi degli anticlericali per la presenza di molte suore che agivano negli interstizi informali dove si annidavano vecchie e nuove manifestazioni di povertà, ignorate o eluse dallo Stato liberale, di fatto poco attento a eliminare le cause dell'emarginazione dei meno abbienti. L'educazione e istruzione costituivano sempre più chiaramente un campo privilegiato di potenziamento personale. Probabilmente le religiose hanno operato sul piano sociale, secondo le proprie possibilità e limiti, in modo da disinnescare il principio gattopardesco, anche con l'apporto di chi non l'aveva assimilato per nativa osmosi.

GRAZIA LOPARCO

CARLO M. FIORENTINO, *All'ombra di Pietro. La Chiesa cattolica e lo spionaggio fascista in Vaticano 1929-1939*, Firenze, Casa Editrice Le Lettere, 1999 (Saggi, 21), 255 p.

L'ouvrage de Carlo Maria Fiorentino, archiviste en chef à l'Archivio Centrale dello Stato, apporte une contribution bienvenue sur l'histoire de la Curie des années 1930. Cer-

tes, comme il le relève lui-même dès les premières lignes de l'introduction, l'angle d'approche est tout à fait "particulier" puisqu'il s'agit de la Curie vue à travers les rapports de la police fasciste. Ces rapports émanaient d'un service spécial, la *Divisione Polizia Politica*, instituée en 1927 dans un but d'information, et non de répression. Elle pouvait compter sur un vaste réseau d'informateurs externes, issus des milieux sociaux les plus divers, dont l'identification précise n'est pas toujours aisée. L'auteur s'y essaie malgré tout en montrant le "double jeu" de certains prélats tombés en disgrâce et connus pour leurs tendances "philofascistes" comme Mgr Umberto Benigni qui, au lendemain de la "marche sur Rome", mit son réseau d'espionnage antimoderniste (*Sodalitium pianum*) à la disposition du Ministère des affaires étrangères du nouveau régime. L'ouvrage, qui couvre la période allant de la Conciliation à la fin du pontificat de Pie XI, se compose de quatre chapitres suivis d'un riche appendice documentaire. Le premier, intitulé *Il tramonto del card. Pietro Gasparri*, apporte des éléments tout à fait nouveaux sur les conditions dans lesquelles le secrétaire d'Etat de Pie XI dut, en février 1930, contre son gré et avec beaucoup d'amertume, se résigner à laisser la place à son ancien "protégé", le cardinal Eugenio Pacelli, qu'il avait personnellement recruté quelque trente années plus tôt. Venu lui rendre une visite de courtoisie au lendemain de sa nomination, ce dernier s'entendit reprocher vertement son ingratitude pour lui "avoir pris sa place". Même retiré des affaires, l'ancien cardinal continua de voir et de recevoir beaucoup de monde dans sa résidence du Colle Oppio, au point d'alimenter les rumeurs sur son possible retour lors de la crise de l'Action catholique en 1931. On apprend également que le pape aurait ("seppure a malincuore") donné son accord à la publication de ses *Memorie* (restées en grande partie inédites à ce jour) à condition que le troisième volume traitant du pontificat ne soit publié qu'après la mort de son auteur, survenue le 18 novembre 1934. «Con la morte del card. Gasparri – écrivait alors un informateur de la police fasciste – è scomparso un amico del regime fascista e un ammiratore sincero del duce» (p. 81). Le deuxième chapitre met en évidence le rôle de "deux éminences grises" de la Curie de cette période: le secrétaire de la Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires, Mgr Giuseppe Pizzardo (jusqu'à sa promotion cardinalice en 1937), le président de la Commission "Pro Russia" et de l'Institut pontifical oriental, le jésuite français Michel d'Herbigny (jusqu'à son éviction en 1933). Du premier, présenté comme "l'homme fort" de la Curie après le départ de Gasparri, l'ouvrage trace un portrait peu flatteur sur la base des rapports de la police politique qui voyait en lui «le plus néfaste ennemi du régime et du gouvernement italien» (p. 101). Son influence réelle sous les pontificats de Pie XI et plus tard de Pie XII, qui le nomma à la tête de l'importante Congrégation des séminaires et des universités en 1939, mériterait toutefois d'être soupesée avec plus de soin sur la base d'autres sources. Sur la "défenestration" du second, qu'un informateur de la police attribuait un peu rapidement à certaines "influences italiennes qui auraient agi sur le Vatican", l'ouvrage n'apporte guère de révélations après l'étude exhaustive du p. Antoine Wenger (*Rome et Moscou 1900-1950*, Paris 1987), d'ailleurs abondamment citée. Le troisième chapitre s'essaie à tracer le profil politique de certains cardinaux de Curie à partir de leur attitude supposée à l'égard du fascisme. Si le cardinal vicaire de Rome, Basilio Pompilj, est présentée comme l'héritier du vieil intrangéisme curial, son successeur au vicariat, le cardinal Francesco Marchetti-Selvaggiani, fort de son expérience diplomatique à Berne durant la guerre, apparaît comme plus "malléable", dans la ligne de la politique "opportuniste" suivie par la Secrétairerie d'Etat. L'antifascisme du cardinal Bonaventura Cerretti, ancien nonce apostolique à Paris et candidat malheureux à la succession du cardinal Gasparri, obéit en revanche à des convictions plus "démocratiques". On notera son

jugement lucide sur le rôle effectif du secrétaire d'Etat sous Pie XI présenté comme "une figure décorative" sans réel pouvoir exécutif: «è un esecutore puro e semplice di ordini supremi» (note du 2 octobre 1929, p. 146). Parmi les autres profils de "porporati" évoqués, émergent celui d'Eugène Tisserant, ancien officier de l'armée française considéré comme très hostile au régime, ou encore celui de Nicola Canali, le "bras droit du cardinal Merry del Val" et assesseur du Saint-Office plutôt bien disposé à l'égard du fascisme. On regrettera toutefois l'absence de dossier sur le principal artisan de la politique du Saint-Siège durant cette période, le cardinal Eugenio Pacelli, le futur Pie XII, réputé "mutto come una statua" et donc "impénétrable" dans une note informative datée du 17 mars 1935. Le quatrième chapitre fait ressortir le rôle de certaines personnalités influentes mais discutées du monde vaticain de ces années: le jésuite Enrico Rosa, rédacteur à «La Civiltà cattolica» et confesseur du cardinal Pacelli et de Mgr Pizzardo, le comte Giuseppe Dalla Torre, directeur de «L'Osservatore romano», le professeur Guido Gonella, chroniqueur de politique étrangère du journal du Vatican, ou encore le marquis Francesco Pacelli, frère du secrétaire d'Etat et négociateur des accords du Latran. Toutes mériteraient qu'on leur consacraît un chapitre, voire même une biographie, ce qui en dit long sur la richesse de l'ouvrage de Carlo M. Fiorentino dont le principal mérite est d'avoir su parfaitement mettre en valeur des documents jusque-là inconnus (ou en tout cas peu connus) des chercheurs.

PHILIPPE CHENAUX

LUCA ROLANDI, *Emilio Guano. Religione e cultura nella Chiesa italiana del Novecento*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2001 (Spiritualità e Promozione Umana, 22), 346 p.

Attraverso la figura e l'opera di Emilio Guano (Genova 1900-1970) è possibile ripercorrere parte del complesso cammino della Chiesa italiana del Novecento: dagli anni della formazione nel difficile clima successivo alla crisi modernista all'attiva vita nelle associazioni cattoliche durante il ventennio fascista e nel secondo dopoguerra, dalla preparazione e dalla vivace presenza ai lavori del Concilio Vaticano II fino all'esperienza episcopale livornese negli anni del boom economico, toccando, seppure tangenzialmente, la stagione della contestazione. Si tratta di una personalità di primo piano, su cui mancava ancora uno studio a tutto campo, dopo le puntate su singoli aspetti della sua biografia compiute, tra gli altri, dal Tintori e dal Monticone e dopo le interessanti puntualizzazioni presenti nel volume miscelaneo *Emilio Guano. Uomo della parola*, edito dalla Studium nel 1978.

Luca Rolandi propone una ricostruzione biografica di Guano in cinque capitoli, che prendono in esame schematicamente le seguenti fasi della sua vita: formazione, attività prima della guerra, nella Chiesa di Pio XII, l'esperienza al Concilio Vaticano II, l'episcopato livornese. Il volume conferma a grandi linee le conoscenze già acquisite alla ricerca storica, consolidandole con l'apporto di nuova documentazione anche inedita attinguta in diversi archivi. Da questo punto di vista, si può dire che la ricerca del Rolandi costituisca una prima sintesi organica del pensiero e dell'opera di don Guano, in attesa di nuove investigazioni che da questo libro potranno trovare spunti e stimoli.

Nel primo capitolo, l'autore si sofferma sulla formazione di Guano nella Chiesa genovese nel primo Novecento. Dopo aver illustrato le istituzioni e la cultura ecclesiastica in diocesi all'inizio del secolo (con un'analisi che liquida però troppo rapidamente gli effetti dell'antimodernismo e confonde tra integrismo e intransigentismo), viene passato più dettagliatamente in rassegna l'episcopato di monsignor Carlo Dalmazio Minoretti,